

« Aucune cloison ne les séparant, les créatures de toutes les catégories se mélangent. Elles sont secrètement solidaires et communient toutes dans un seul et unique sentiment qui est l'angoisse. Cette angoisse n'est toutefois pas une réaction mais un organe, dont on peut à chaque instant déterminer à quoi il est - infailliblement et avec acuité - sensible. Mais avant d'aborder l'objet de cet organe, réfléchissons sur son étrange ambivalence. Cette angoisse est à la fois, et à proportion égale, une peur de l'immémorial, de l'ancestral et du récent, voire de l'imminent. C'est l'angoisse d'une faute inconnue et d'une expiation dont le seul véritable bienfait consiste en ceci qu'elle permet de prendre connaissance de cette faute.

La déformation la plus précise, une déformation si caractéristique du monde de Kafka, vient du fait qu'aussi longtemps que ce qui a eu lieu dans le passé n'a pas été compris, identifié et classé, ce qui est véritablement nouveau et libérateur se présente ici sous la forme de l'expiation. Willy Haas avait parfaitement raison de déchiffrer la faute inconnue qui déclenche le procès de Joseph K. comme étant l'oubli. Les fictions de Kafka contiennent de nombreuses figures de l'oubli - des prières muettes nous demandant sans cesse de mettre un terme à cet oubli: le « souci du père de famille », cette sorte d'étrange bobine parlante, Odradek, dont personne ne sait ce qu'il est; le héros de « La métamorphose », dont nous savons parfaitement qu'avant d'être un bousier, il était un homme; ou « le croisement », cet animal mi-agneau mi-chaton, pour lequel le couteau du boucher serait peut-être la délivrance.

Si je veux aller dans mon petit jardin,
si je veux arroser mes petites fleurs,
un petit bossu est là,
qui se met à éternuer,

dit une chanson populaire dont le sens est inépuisable. Voilà encore une figure, ce petit bossu, qui nous était autrefois familière et que nous avons oubliée. Autrefois il était paisible mais, aujourd'hui, il nous barre la route de l'avenir. Il est hautement révélateur que Kafka n'ait pas créé mais néanmoins reconnu la figure de l'homme le plus religieux, de l'homme qui, ici, a vu juste. De qui s'agit-il ? De personne d'autre que Sancho Pança, qui a réussi à s'affranchir de la promiscuité avec le démon en lui livrant un autre objet que lui-même, ce qui lui a permis de mener une vie tranquille dans laquelle il n'avait plus besoin d'oublier quoi que ce soit.

« Sancho Pança, dit l'explication aussi succincte que grandiose de Kafka, réussit si bien, au fil des années, à l'aide d'un grand nombre de romans de brigands et de chevaliers lus le soir et la nuit, à détourner l'attention de son démon - qu'il appela plus tard Don Quichotte - que ce dernier commit par la suite, sans retenue, les actes les plus délirants, actes qui, faute d'un objet déterminé à l'avance qui aurait précisément dû être Sancho Pança, ne causaient toutefois de tort à personne. Peut-être hanté par un sentiment de responsabilité, Sancho Pança, qui était un homme libre, suivit alors Don Quichotte dans ses équipées, impassible, et en tira un utile et grand divertissement jusqu'à la fin de ses jours ».

Walter Benjamin, *Franz Kafka. Lors de la construction de la muraille de Chine*, 1931